L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

187-188 | 2008

Miroirs transatlantiques

Invention et réinventions transatlantiques de la "Critical Theory"

Laurent Jeanpierre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/29279>

DOI : 10.4000/lhomme.29279

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 247-270

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Laurent Jeanpierre, « Invention et réinventions transatlantiques de la "Critical Theory" », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29279> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29279>

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0247

Invention et réinventions transatlantiques de la “Critical Theory”

par Laurent JEANPIERRE

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2008/3-4 - n° 187-188

ISSN 0439-4216 | ISBN 9782713221866 | pages 247 à 270

Pour citer cet article :

—Jeanpierre L., Invention et réinventions transatlantiques de la “Critical Theory”, *L'Homme* 2008/ 3-4, n° 187-188, p. 247-270.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Invention et réinventions transatlantiques de la “Critical Theory”

Laurent Jeanpierre

NEW YORK, début du XXI^e siècle. La scène a lieu dans une librairie universitaire indépendante du sud-est de Manhattan, une des dernières de ce type à New York. Un lecteur européen, par exemple français, entre dans la boutique. À côté des tables de nouveautés ou de livres d'art, des rayonnages de littérature et des regroupements d'ouvrages suivant les disciplines universitaires, le voici bientôt face à plusieurs étagères rassemblées sous une classification introuvable dans les librairies et les bibliothèques européennes, en dehors peut-être du Royaume-Uni. Adorno, Agamben, Althusser, Anderson, Balibar, Bataille, Baudrillard, Benjamin, Bey, Butler, Caillois, Camus, Deleuze, Derrida, Eagleton, Jameson : tels sont parmi les premiers noms d'auteurs qu'il déchiffre sur les rayons. Et plus loin : Rancière, Saïd, Sartre, Spivak, Virilio, Williams, Žižek, entre de nombreux autres. Des Européens et des Américains, principalement. Des universitaires et des écrivains. Des philosophes et des littéraires, avec, au milieu, quelques rares chercheurs en sciences sociales – historiens, ethnologues ou sociologues. Presque aucun auteur antérieur au XX^e siècle, sauf parfois Engels et Marx. Tous ces noms et les ouvrages présents sont rangés sous cette étrange bannière : « Critical Theory », autrement dit en français « Théorie critique ». Que signifie ce classement ? Pourquoi est-il utilisé régulièrement dans les librairies et les bibliothèques de campus et de quartiers universitaires aux États-Unis, alors qu'il l'est beaucoup moins de ce côté de l'Atlantique et quasiment pas en France ?

Cherchons, pour commencer, dans les bibliographies américaines une origine à cette catégorisation générique. Il apparaît qu'au printemps 2008 un peu plus de 500 ouvrages portent l'expression « Critical Theory » dans leur titre au catalogue électronique de la Library of Congress de Washington : ils sont 28 avant 1970, 49 avant 1980, le demi-millier de titres restant venant ensuite. Si l'on excepte le premier des livres portant l'expression dans son titre – *Outlines of a Critical Theory of Ethics* de John Dewey (1891) – et ses nombreuses rééditions, la plupart des rares autres ouvrages qui l'emploient avant 1970 l'utilisent comme

DE L'USAGE DES CATÉGORIES

un équivalent de « critique littéraire » ou de « critique esthétique ». Le premier titre qui fait exception et emploie l'expression « Critical Theory » sans référence directe à l'étude des œuvres est un recueil de textes publié en 1968 par Herbert Marcuse (1898-1979), philosophe d'origine allemande exilé aux États-Unis : *Negation. Essays in Critical Theory*. Suivent plusieurs titres avec une mention semblable en provenance de la même famille de penseurs à laquelle appartient Marcuse, que certains appellent alors l'« École de Francfort », lorsqu'ils ne parlent pas de la *critical theory* justement (Jay 1973)¹ : Albrecht Wellmer (né en 1933) en 1971, Max Horkheimer (1895-1973) en 1972, Jürgen Habermas (né en 1929) et Theodor Adorno (1903-1969). Une recherche dans le même catalogue électronique, non plus sur les titres d'ouvrages mais sur les sujets (saisis à travers des mots clés sélectionnés par la Library of Congress), conduit à des résultats comparables concernant l'évolution de la fréquence de la classification. Quel que soit le critère retenu, il apparaît que l'expression aussi bien que la classification bibliographique « Critical Theory » ont donc émergé ensemble, à partir de 1968, et pour désigner d'abord des ouvrages produits par des auteurs issus de l'Institut für Sozialforschung de Francfort, résidents pour la majorité en Allemagne de l'Ouest à cette période².

Comment le label « Critical Theory » en est-il venu à regrouper des œuvres et à désigner des projets intellectuels produits dans un autre contexte national, celui de Francfort, avant de désigner par la suite un corpus plus large de productions écrites supposées avoir une unité de problème ou de style³? Répondre pleinement à une telle question devrait engager le chercheur vers une généalogie des traditions nationales de classement bibliographique et, derrière elles, vers les mécanismes de traduction, de réception et de mise en forme des textes qui

1. Le problème de l'identification et de l'appellation d'un groupe de théoriciens et de théories étant au cœur de cet article, on emploiera ici « Institut für Sozialforschung » pour désigner l'institution visée par les labels « École de Francfort », « Théorie critique » et d'autres encore en plusieurs langues. Par convention, ces labels seront systématiquement employés entre guillemets dans la suite de l'article. Contrairement à la plupart des exégètes ou des historiens de l'Institut (comme dans Wiggershaus 1993 : 637), on s'interdit de trancher entre les appellations. Quelle que soit la dénomination employée par les membres de l'Institut et les commentateurs de leurs productions, il est entendu que toute étiquette suggère une unité fictive et contestable (Abensour 1982 ; Habermas 1986 ; Vandenberghe 1998).

2. Des tests bibliographiques comparables dans les revues scientifiques internationales ou dans les catalogues des bibliothèques nationales allemande ou française suivent, à peu de variations près, le même rythme d'émergence et de diffusion que celui des États-Unis. Les listes d'ouvrages portant ce label « Critical Theory » et ses traductions témoignent, quant à elles, que jusqu'au début des années 1980, il sera repris avant tout par les introduceurs et les commentateurs pour la plupart attachés à la tradition de pensée marxiste.

3. À partir de 1980, l'étiquette et la catégorisation « Critical Theory » perdent leur référence à un ancrage local allemand et deviennent plus générales : elles désignent alors un ensemble large d'auteurs et de productions intellectuelles. Elles ne sont plus rattachées automatiquement à une école de pensée (Francfort) ou à une tradition intellectuelle et politique (marxiste). Depuis plus d'un quart de siècle, la « Critical Theory » englobe en effet dans le monde anglo-américain d'autres penseurs du continent européen, en particulier des écrivains et des philosophes français, ainsi que des universitaires et quelques intellectuels indépendants des États-Unis et des pays de langue anglaise.

s'échangent entre nations. Que la circulation internationale des idées, des concepts et des productions théoriques soit en effet soumise aux structures sociales et aux intérêts des acteurs des milieux de réception, qu'elle s'exprime par conséquent par des réinterprétations, des transformations, des malentendus nécessaires, est un résultat aujourd'hui largement admis des anthropologues et des sociologues (par exemple, dans : Bastide 1954, 1960 ; Boltanski 1975 ; Bourdieu 2002 [1990] ; Gruzinski 1999 ; Lamont 1987 ; Pollak 1986 ; De Swaan 1998 : 94). En reconstituant la matrice des intérêts des importateurs multiples (universitaires, collaborateurs, traducteurs, préfaciers, commentateurs, éditeurs) de la théorie critique allemande puis les profils des utilisateurs ultérieurs de l'étiquette « Critical Theory », on pourrait sans aucun doute comprendre comment cette dernière en est venu à regrouper d'autres auteurs que ceux qui se sont rangés eux-mêmes derrière la bannière de l'« École de Francfort ». Au terme de ce qui ressemblerait à de longues filatures, il n'y aurait plus qu'à déduire comment la signification de la « théorie critique » a été peu à peu transformée sur le sol américain et pourquoi, comme label intellectuel, l'expression n'a pas été acceptée et reprise de la même manière sur le continent européen, notamment dans les bibliothèques et les librairies universitaires.

Une telle voie d'enquête présuppose toutefois que les espaces culturels, éditoriaux et intellectuels nationaux ou continentaux sont étanches, isolés avant d'entrer en contact, qu'ils sont socialement indépendants et surtout que les intérêts qui s'y expriment sont d'abord définis nationalement (ou continentalement). Le cas envisagé ici, de la circulation d'une des catégories de définition et de « présentation de soi » de l'Institut für Sozialforschung, oblige cependant à remettre en cause ces hypothèses. L'étiquette allemande « Kritische Theorie » a en effet été créée pour la première fois en 1937 par Max Horkheimer *pendant son exil américain*, à l'occasion de la publication, qui se faisait alors à Paris, d'un article dans *Zeitschrift für Sozialforschung*, la revue de l'Institut : elle est d'emblée un *produit transnational* et plus précisément transatlantique. La réapparition du label à la fin des années 1960 l'est tout autant, puisqu'elle se fait au même moment, à quelques mois ou années près, aux États-Unis et en Allemagne avec des ouvrages traduits d'une langue à l'autre. En s'appuyant sur ce que démontre, sous des formes diverses et quoique fort divergentes, une partie de l'anthropologie contemporaine de la mondialisation culturelle (Amselle 2001 ; Appadurai 2005 ; Assayag 1998, 2000 ; Bhabha 1994 ; Clifford 1997 ; Hannerz 1996) au sujet d'autres productions symboliques, nous partons par conséquent de l'hypothèse que toute généalogie du label « Critical Theory » doit prendre en compte ce caractère transnational du contexte d'émergence et de diffusion de la théorie critique allemande.

L'enquête développée ici recourt à cet effet à un détour historique en amont des années 1960 : puisqu'il est entendu que le label « Théorie critique » a été inventé dans les années 1930 par Horkheimer, il s'agit de comprendre les causes de sa réapparition quasi simultanée en Allemagne et aux États-Unis autour de 1968 en interrogeant sa carrière antérieure. Les trajectoires d'Adorno et d'Horkheimer, leurs prises de positions et les usages qu'ils font du label sont

ici l'objet de l'attention principale, même si d'autres figures sont brièvement évoquées. L'enquête s'appuie sur l'historiographie récente de l'« École de Francfort », en particulier celle de l'expérience d'exil de ses membres outre-Atlantique à partir de 1934 (Fleck 2007 : 264-427 ; Jay 1977, 1986 ; Schmidt 2007 ; Wheatland 2003, 2004a, 2004b, 2005 ; Wiggershaus 1993) et celle du retour en Allemagne de l'Ouest d'Adorno et Horkheimer (Albrecht *et al.* 1999 ; Söllner 2002, 2005). En effet, alors que les histoires institutionnelle et intellectuelle de l'Institut für Sozialforschung ont fait l'objet de recherches ou de synthèses nombreuses (Assoun 1987 ; Dubiel 1985 ; Jay 1977, 1986 ; Söllner 1979 ; Wiggershaus 1993), les relations internationales des membres de l'Institut ont été négligées, par exemple leurs interactions avec les groupes américains d'universitaires, d'intellectuels, de représentants associatifs ou de commentateurs (Wheatland 2003). Et alors que les processus de mondialisation culturelle sont en général étudiés à une échelle macrohistorique ou macrosociologique, il manque une connaissance plus fine des conditions microsociologiques de ces processus et des profils d'acteurs qui sont capables de les porter ou de les entraver.

Les variations d'usages, par Adorno et Horkheimer, du label « Théorie critique » aux États-Unis et en Allemagne des années 1930 aux années 1960 sont analysées ici comme des stratégies de « présentation de soi » dans le cadre des relations philosophiques et scientifiques nationales et internationales. Il s'agit de restituer, par l'analyse historique, les « fonctions intéressées » que ces stratégies ont remplies et le contexte social dont elles dépendaient (Boltanski 1975). Dans le cas qui nous occupe, ce contexte est marqué par l'expérience de l'exil et par le sentiment subjectif qu'elle provoque. Ce sentiment n'est pas dissipé par le retour d'Adorno et Horkheimer en Allemagne en 1950 : l'exilé « qui rentre au pays » vit comme un étranger une deuxième fois (Schütz 2003). Or la situation d'exil, *a fortiori* en période de guerre mondiale, déclenche un désajustement entre l'individu et son milieu social, une crise d'identité⁴. Toute trajectoire d'exil place l'individu dans une position multiple d'intermédiaire entre groupes, espaces sociaux, entre cultures. Elle pose à ce titre des problèmes de maintien d'identité qui sont en général moins saillants dans la vie ordinaire. Or, si les sciences sociales ont eu tendance à présupposer cette constance de soi et de l'action du sujet, ce sentiment n'est pourtant pas donné : il est le résultat d'une activité des individus afin de faire tenir ensemble des investissements distincts voire opposés, des affiliations sociales multiples (Bastide 1955 ; Pollak 1992 [1984], 2000). Une telle activité vise à construire une « identité pour autrui » qui ne soit pas placée à une distance impossible à tenir avec la manière dont on est désigné, et dont on se représente soi-même (Heinich 1995). L'étude du travail identitaire permet ainsi de décrire la diversité des manières d'occuper la brèche qui existe dans toute expérience sociale – ordinaire ou critique – entre groupe d'appartenance et

4. On n'entend pas ici par « identité » une quelconque propriété substantielle des agents sociaux, ni même une fonction de leur appartenance à un groupe, mais plutôt le sentiment de la continuité et de la permanence.

groupe de référence, « espace vécu » et « espace investi » (Jeanpierre 2004)⁵. Les stratégies de « présentation de soi » d'intellectuels émigrés font par nature partie de ce travail. Tous n'y sont pas disposés également.

Dans le cas d'Adorno et Horkheimer, on montrera que leurs stratégies de « présentation de soi », impliquant un certain usage du label « Théorie critique », ne peuvent être comprises qu'à condition de considérer les deux hommes comme des intermédiaires interculturels dans un espace transatlantique, plutôt que comme les représentants marginalisés d'une tradition culturelle nationale, en exil « permanent » (Jay 1986) des années 1930 aux années 1960. L'éclipse du label « Théorie critique » pendant toute cette période est le produit des contraintes de cette position particulière d'intermédiaires occupée par les deux hommes, et la renaissance de la théorie critique, à la fin des années 1960, une réaction à leur perte de monopole relatif sur l'usage du label. Mais avant de faire cette démonstration, il convient de revenir sur le contexte de naissance du label « Kritische Theorie ».

La construction et la crise d'une identité

“Kritische Theorie” : du concept à l'étiquette

Les premiers ouvrages publiés à la fin des années 1960 aux États-Unis et en Allemagne portant le label « Théorie critique » reprennent des articles écrits par Horkheimer dans les années 1930. Parmi ceux-ci, figure l'article « Théorie traditionnelle et théorie critique » de 1937, qui pose les premières définitions de la notion soutenant ensuite l'étiquette (Horkheimer 1974 : 15-92). L'auteur a pour cible principale les épistémologies dominantes des sciences naturelles et des sciences sociales de son époque, regroupées sous la bannière générique de « théorie traditionnelle ». Elles regroupent aussi bien Descartes que Poincaré, Hermann Weyl qu'Edmund Husserl, Émile Durkheim que Max Weber. Par-delà leurs différences, ces épistémologies partent, pour Horkheimer, du présupposé d'une identité possible entre la connaissance et la réalité et se représentent le produit de la connaissance comme la mise en cohérence de propositions déduites de l'expérimentation. Le « concept traditionnel de théorie [...] tend vers un pur système de signes mathématiques » (*Ibid.* : 15, 18). D'une part, la « théorie traditionnelle » relègue l'activité théorique à une simple activité de formation d'« hypothèses » par rapport à un ordre des faits déjà donnés dans la réalité. D'autre part, elle ne tient pas compte de la place de l'activité scientifique dans la division du travail et de sa fonction sociale. Car, au-delà des conflits qui peuvent exister dans chaque discipline du savoir ou entre les disciplines, toute science maintient avant tout « la société telle qu'elle est » (*Ibid.* : 36, 37).

5. Ce couple de notions permet d'éviter d'aborder la migration à travers le schéma espace d'origine/espace d'arrivée. Il convient par conséquent à une analyse qui tente de comprendre les effets intellectuels d'une migration internationale en sortant de l'échelle nationale : « Pour définir ces deux notions, on peut dire que l'espace vécu est le cadre physique dans lequel se déroule l'existence matérielle quotidienne du migrant, c'est-à-dire le lieu d'accueil. L'espace investi, pour sa part, est celui dans lequel sont censés s'incarner les objectifs visés par l'individu » (Rosental 1990 : 1408).

La « théorie critique » entend au contraire instaurer un autre rapport entre philosophie et savoirs positifs, mais aussi entre l'activité théorique et savante et les autres pratiques sociales. Elle part de l'idée que le donné « naturel », la totalité du monde perceptible, mais aussi les organes de perception et les activités de l'esprit sont avant tout des produits cristallisés de la pratique humaine et de l'histoire. Cela implique que le sujet savant ne peut se penser comme différent et séparé de son objet d'étude. La « théorie critique » vise ainsi autant à une autre connaissance qu'à une transformation des sujets de connaissance. Elle cherche par ailleurs à nouer une relation entre la connaissance et l'action qui ne soit pas gouvernée exclusivement par l'utilitarisme. Le théoricien critique n'est pas neutre, comme l'est ou croit l'être le savant classique. Il n'est pas non plus enraciné dans une communauté imaginaire, comme l'est par exemple, écrit Horkheimer, le propagandiste nazi. La « théorie critique » tente de constituer un domaine de pensée et d'action spécifique, irréductible aux disciplines savantes existantes mais aussi à l'activisme politique (Assoun 1987 : 4). Elle implique toutefois d'être en relation avec des « intérêts politiques » (Horkheimer 1974 : 57), puisqu'elle vise à « accélérer l'évolution » vers une société juste (*Ibid.* : 55) en intensifiant les luttes sociales (*Ibid.* : 53), et à établir concrètement, sans idéalisme, ni utopisme, un « ordre social conforme à la Raison » (*Ibid.* : 28).

Dès son origine, et conformément à l'histoire antérieure de l'Institut für Sozialforschung de Francfort, la « théorie critique » a ainsi partie liée avec la pensée marxiste plus qu'avec le mouvement communiste. D'ailleurs, si le monde des faits observables et si les capacités d'observation et d'analyse de ce monde sont, selon Horkheimer, des produits du travail humain accumulé, cela signifie que le sujet comme l'objet de connaissance sont dépendants en dernière instance du « mode de production » économique, tout comme l'activité de connaissance est nécessairement prise dans la division du travail instituée par l'organisation sociale dominante. Plutôt que sur une « critique idéaliste de la raison pure », d'inspiration kantienne, la « théorie critique » doit s'appuyer par conséquent sur une « critique dialectique de l'économie politique » (*Ibid.* : 38). Ainsi redéfini en 1937 aux États-Unis, le programme intellectuel de l'Institut se substitue aux projets de recherche sociologique et économique qui ont dominé avant qu'Horkheimer n'en prenne la direction en 1931, mais aussi à la « philosophie sociale » puis à la « théorie matérialiste », dont il avait fait le nouveau mot d'ordre collectif avant l'exil (Horkheimer 1968 ; Wiggershaus 1993 : 177). Avec la « théorie critique », il s'agit de réconcilier recherches empiriques en sciences sociales et philosophie sociale et politique d'inspiration matérialiste, en restant à l'écart de tout positivisme.

Parler de « théorie critique » en 1937 est un geste philosophique et scientifique ayant aussi une fonction sociale et politique. Il s'agit de fédérer des chercheurs qui, non seulement ont quitté Francfort après la fermeture de l'Institut et la révocation d'Horkheimer par les autorités nazies, et qui, entre 1933 et 1950, sont dispersés entre les multiples bureaux de l'Institut, à Genève, Paris, Londres et New York (Wiggershaus 121-142). À l'époque, il n'existe en effet aucun autre

label disponible pour décrire l'unité des recherches conduites à l'Institut. L'idée que ce dernier puisse créer et héberger une méthode originale ou une école de pensée autonome et spécifique n'est d'ailleurs venue qu'après le départ forcé de Francfort, et « l'expression "École de Francfort" elle-même ne fut utilisée qu'après le retour de l'Institut en Allemagne » (Jay 1977 : 11) au moment même où réapparaissait le label concurrent ou redondant de « Théorie critique ». Avec cette nouvelle définition de soi, il s'agissait aussi de montrer au public intellectuel français et allemand de France, où le texte inaugural d'Horkheimer est publié en plein Front populaire, qu'il existe une résistance philosophique allemande alors que rien n'est décidé de la destination géographique ultime des membres de l'Institut⁶. Forgé afin de répondre à une crise d'identité professionnelle et politique spécifiquement allemande, le label « Théorie critique » est donc aussi le produit d'une stratégie de relations publiques dans un espace intellectuel international.

La crise de la "théorie critique"

Une étude des histoires de l'Institut et des bibliographies de ses membres, proches ou lointains, montre que les usages du label « Théorie critique » ont beaucoup varié selon les périodes (Jay 1977 ; Wiggershaus 1993). Définie et débattue en 1937, la notion de « théorie critique » ne sera quasiment plus employée par les membres de l'Institut aux États-Unis après cette date. Le retour en Allemagne d'Horkheimer et Adorno en 1950 ne provoque pas non plus de réactivation de l'étiquette. À partir du milieu des années 1950, il peut être question occasionnellement dans un article de « théorie critique de la société », mais une telle expression n'apparaît jamais dans les titres et les sous-titres d'articles ou d'ouvrages des membres de l'Institut. Adorno a bien rassemblé en 1963 plusieurs articles dans un ouvrage intitulé *Modèles critiques (Kritische Modelle)* (2003a), mais l'étiquette complète de « Théorie critique » ne réapparaît pleinement qu'avec la publication en Allemagne d'un recueil en deux volumes de Max Horkheimer, intitulé *Kritische Theorie. Eine Dokumentation* (1968) et préparé par son étudiant Alfred Schmidt (né en 1931). De part et d'autre de l'Atlantique, les labels « Kritische Theorie » et « Critical Theory » sont à partir de cette date utilisés également en dehors de l'Institut ou de ses seuls partisans, tout comme l'étiquette « École de Francfort ». Comment dès lors expliquer cet abandon du label pendant presque trente ans, aux États-Unis aussi bien qu'en Allemagne ?

Pour comprendre cette disparition, revenons d'abord à la situation d'exil d'Horkheimer puis d'Adorno aux États-Unis. Tout se passe comme si le contexte social de réception de l'Institut aux États-Unis avait conduit au reflux du concept et du label de « Théorie critique ». L'historiographie de l'« École de Francfort » comme

6. La France, en effet, servait encore d'asile à de nombreux Allemands persécutés par le nazisme et forcés à l'exil, ou à des opposants politiques. On sait qu'outre la Librairie Félix Alcan qui publie alors la revue de l'Institut, Maurice Halbwachs, Célestin Bouglé et le jeune Raymond Aron ont rencontré et accueilli certains membres, dont Walter Benjamin, au Centre de documentation sociale de l'École normale supérieure (Wiggershaus 1993 : 126-127).

les témoignages rétrospectifs des protagonistes eux-mêmes ont pourtant véhiculé l'image d'Adorno et Horkheimer en critiques plus ou moins visionnaires de la société américaine : en particulier de l'industrialisation des biens culturels (Horkheimer & Adorno 1974 [1944] : 129-176)⁷ et des usages régulateurs et « modernisateurs » des sciences sociales empiriques (Adorno 2003a [1963] : 265-300), deux phénomènes qui se développaient dans les années 1940 avant de gagner l'Europe après la guerre froide. Les biographes, notamment ceux d'Adorno, ont confirmé de part et d'autre de l'Atlantique cette représentation (Claussen 2003 ; Jäger 2003 ; Jenemann 2007 ; Müller-Doohm 2004). *Minima Moralia*, les célèbres fragments d'une « vie mutilée » écrits en exil par Adorno et publiés dès son retour en Allemagne de l'Ouest⁸, et surtout la *Dialektik der Aufklärung*, ouvrage lui aussi quasi invisible aux États-Unis et qui ne sera publié en Allemagne qu'en 1969⁹, seraient à cet égard des témoignages de cette conscience critique restée intacte des philosophes exilés et de leur résistance aux normes de la société américaine. L'abandon du label « Théorie critique » n'aurait, autrement dit, en rien modifié l'attitude critique générale des penseurs de Francfort, sauf peut-être en ce qui concerne la référence à Marx et à la tradition marxiste et révolutionnaire, révoquée pendant l'exil (Jay 1977 ; Wiggershaus 1993).

L'analyse historique plus récente du comportement d'Adorno et de celui d'Horkheimer en exil, en particulier, par rapport aux industries culturelles et aux recherches empiriques en sciences sociales, permet de nuancer cette vision et de s'interroger sur la logique des variations de leurs prises de position et de leur « présentation de soi ». On connaissait la participation de Marcuse et d'autres membres de l'Institut, comme Franz Neumann, à l'effort de guerre américain, notamment au service de l'Office of Strategic Services (Katz 1989). On sait que cette participation a été au moins en partie déterminée par le fait qu'Horkheimer a décidé au début des années 1940 que l'Institut ne pourrait plus soutenir économiquement la plupart de ses membres, hormis le noyau dur qu'il constituait avec quelques-uns dont Adorno. Malgré ces différences de conditions économiques et professionnelles d'insertion dans la société américaine, l'attitude d'Adorno et d'Horkheimer en exil n'est pas non plus hostile aux États-Unis et elle est moins critique qu'il n'y paraît. Pour comprendre cette ambivalence longtemps méconnue des commentateurs de l'« École de Francfort », il faut la replacer dans le contexte social spécifique, par nature transnational, de toute situation d'exil. C'est à ce prix seulement qu'on pourra saisir ensuite pourquoi la « théorie critique » a dû être réinventée dans les années 1960 aux États-Unis et à Francfort même.

7. Pour un exemple de cette critique désormais associée.

8. Theodor W. Adorno, *Minima Moralia. Reflexionen aus dem beschädigten Leben*, Berlin, Suhrkamp, 1951.

9. Max Horkheimer & Theodor W. Adorno, *Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente*, Frankfurt-am-Main, S. Fischer, 1969 ; pour une traduction française, voir Horkheimer & Adorno (1974 [1944]).

Première observation : l'abandon progressif du label « Théorie critique » pendant l'exil américain des membres de l'Institut correspond à une attitude beaucoup moins distante qu'il n'est généralement retenu vis-à-vis des « industries culturelles ». En 1948, par exemple, Horkheimer écrit à Fritz Lang pour lui proposer le scénario d'une biographie cinématographique de Thomas More, dans l'esprit du genre pratiqué par le réalisateur allemand exilé William Dieterle, ami et voisin d'Horkheimer à Los Angeles (Schmidt 2007 : 75), auteur de films sur Pasteur ou Benito Juárez, tous deux réalisés en exil (Giovacchini 2001 : 87). Réalisateur à succès, Dieterle a d'ailleurs été invité quelques années plus tôt à publier dans le numéro de *Studies in Philosophy and Social Sciences* – vitrine américaine de l'Institut – consacré aux communications de masse. Il s'y montrait convaincu des possibilités démocratiques de l'industrie cinématographique et de la culture de masse. Dans une lettre datant de 1942 à Leo Lowenthal, un autre membre exilé de l'Institut, Horkheimer semble aussi concéder que les industries culturelles et la culture populaire contiennent, au double sens de ce terme, un élément d'utopie : « Nous ne pouvons pas reprocher aux gens d'être plus intéressés par l'intimité et la consommation que par la production, écrit-il, ce trait contient un élément utopique ; dans l'utopie, la production ne joue pas un rôle décisif. C'est la terre d'abondance » (cité dans Jay 1986 : 52). Le projet envoyé à Lang d'un film sur More intervient dans ce cadre pour représenter au grand public américain les conflits entre engagements mondains et amour de la vérité dans un âge marqué par les guerres de religion, et comparable, selon Horkheimer, à l'époque de la guerre froide et du maccarthysme (Giovacchini 1998). Le degré d'indépendance de l'activité intellectuelle par rapport aux nécessités extérieures au monde intellectuel, que ces dernières soient politiques (comme c'est le cas pour beaucoup de citoyens et d'intellectuels à partir de l'entrée en guerre des États-Unis ou encore à partir du début de la guerre froide) ou économiques (comme pour la plupart des Européens exilés), n'est d'ailleurs pas seulement une obsession théorique pendant cette période pour Horkheimer.

C'est ce degré d'autonomie conquise qui permet d'expliquer l'attitude également ambivalente des deux philosophes de Francfort vis-à-vis de la pratique américaine des sciences sociales empiriques – un terrain stratégique pour la délimitation du projet intellectuel de la « théorie critique ». En effet, entre l'arrivée d'Adorno aux États-Unis en 1938 et 1950 alternent des moments d'investissement dans la recherche empirique et des moments de retrait par rapport à celle-ci. Les causes de ces oscillations sont avant tout économiques : la crise financière américaine de 1938 et une gestion en partie hasardeuse après l'expatriation hors d'Allemagne des fonds de l'Institut au début des années 1930 ont diminué ses ressources propres. À partir de 1939, Horkheimer a réduit drastiquement ses activités et retiré leur salaire à la plupart de ses collaborateurs. À partir de 1941, il s'installe d'abord seul à Los Angeles pour se consacrer exclusivement à l'écriture

philosophique et conserve pour le personnel administratif, lui et quelques proches seulement – dont Adorno, Pollock et Lowenthal – les intérêts issus des fonds de l'Institut et les sommes versées par les organismes de financement américains. La stratégie d'Horkheimer consiste alors à proposer des projets de recherche avec pour seul dessein d'obtenir des financements complémentaires pour l'Institut de la part des fondations philanthropiques américaines comme la Fondation Rockefeller (Wiggershaus 1993 ; Wheatland 2004b). L'attitude plus ou moins critique d'Adorno et Horkheimer vis-à-vis de la recherche américaine en sciences sociales et de ces méthodes découle des résultats variables de cette stratégie.

On aurait tort cependant d'imaginer qu'il s'agit là d'un comportement rendu nécessaire par les seules contraintes sociales du milieu universitaire américain et de l'exil. Les chercheurs de l'Institut avaient en réalité déjà conçu et produit plusieurs enquêtes empiriques avant leur départ aux États-Unis, notamment les *Studien über Autorität und Familie* publiées un an avant l'invention de l'idée de « théorie critique » (Wiggershaus 1993 : 132-135). Si l'Université Columbia a d'ailleurs accepté d'héberger gracieusement le bureau new-yorkais de l'Institut, c'était précisément dans l'espoir que cette collaboration contribue à rétablir la position du Département de sociologie face à la suprématie conquise dans les années 1930 par l'Université de Chicago en matière de sociologie empirique (Wheatland 2004a). Le sociologue autrichien Lazarsfeld, qui était correspondant à Vienne et chercheur associé de l'Institut für Sozialforschung avant son exil aux États-Unis en 1937 (Wheatland 2005 ; Fleck 2007 : 265), est dès l'année suivante un des intermédiaires centraux entre le cercle d'Horkheimer et l'*establishment* des fondations et de la recherche aux États-Unis. Adorno lui doit par exemple sa possibilité d'émigrer en Amérique en 1938 afin de participer à une enquête sur la radio commandée par l'Université Princeton et pilotée par lui (Wiggershaus 1993 ; Wheatland 2005). Une relation continue a donc existé pendant leur exil entre Horkheimer, Adorno et Lazarsfeld, ce dernier s'imposant parallèlement comme un des jeunes sociologues les plus entreprenants en matière de méthodes de recherche empirique et de contrats de recherche (Morrison 1978 ; Pollak 1979).

Cependant, contrairement à ce que l'historiographie a longtemps retenu de la relation entre ces trois hommes¹⁰, celle-ci ne s'est pas traduite par une opposition franche mais par une pratique conjointe de la sociologie et de la psychologie

10. Une grande partie de cette historiographie (Morrison 1978 ; Pollak 1979) a longtemps été tributaire des témoignages d'Adorno et Lazarsfeld eux-mêmes (Adorno 2003a [1963] : 265-300 ; Lazarsfeld 1969), sans s'interroger sur la fonction sociale pour soi et pour autrui des témoignages et des récits de vie rétrospectifs. Ceux-ci ont été surdéterminés par les intérêts en jeu dans les sciences sociales allemandes et américaines de la fin des années 1960 et par la position des États-Unis dans l'internationalisation des sciences sociales et de leurs méthodes à cette période. Lazarsfeld tend ainsi à minimiser la diversité des engagements scientifiques et méthodologiques qu'il a eus et reconstitue un parcours linéaire de sa propre trajectoire, conduisant quasi naturellement à la défense d'une recherche quantitative appliquée (Fleck 2007). Quant à Adorno, il surestime son inaptitude passée à s'ajuster à la société américaine ; il sous-estime par ailleurs la part minimale d'accord sur les fins et les moyens qui était nécessaire à sa collaboration avec Lazarsfeld de 1938 à 1941, ainsi que l'étendue de son implication dans le projet de recherche sur la radio de Princeton (*Ibid.*).

empiriques au moins jusqu'en novembre 1941, moment où Adorno part pour Los Angeles afin d'y rejoindre Horkheimer (Wheatland 2005). Entre 1943 et 1950, Adorno continue à prendre part, avec des anciens collaborateurs de Lazarsfeld (comme Marie Jahoda) et des chercheurs américains, aux recherches sur l'antisémitisme obtenues par l'Institut et financées par l'American Jewish Committee, un contrat acquis en partie également grâce à l'information et l'intercession du sociologue autrichien (*Ibid.*). Une étude approfondie des productions d'Adorno et Horkheimer en exil montrerait que leur engagement dans des recherches empiriques de sciences sociales pendant les années 1940 est constant et important et qu'il a impliqué des collaborations nombreuses. Sondages, questionnaires, tests projectifs TAT et de Rorschach, entretiens individuels et de groupes, analyse de contenus des matériaux d'entretiens : aucune des techniques d'enquêtes psychologique et sociologique nouvelles dans les années 1940 n'a été ignorée par Adorno et Horkheimer. Cet engagement dans la recherche empirique n'est pas périphérique ou le seul produit de la nécessité : il détermine la redéfinition du projet intellectuel de l'Institut et ses modes de présentation de soi auprès du monde universitaire américain. Or tous ces choix sont indissociables de la nature exacte de la relation que les deux philosophes allemands entretiennent pendant cette période avec Lazarsfeld. Il vaut donc de s'y appesantir afin de mieux saisir, par contraste, comment Adorno et Horkheimer ont redéfini leur identité en exil en délaissant la référence au projet de la « théorie critique ».

Retour sur une controverse : Adorno contre Lazarsfeld

Dans le cadre de l'enquête de Princeton sur la radio coordonnée par Lazarsfeld à partir de 1937, Adorno a été chargé d'un volet consacré à la retransmission de la musique sur les ondes américaines. Sa candidature à ce poste est apparue d'autant plus recevable par les fondations américaines qui financent l'enquête, et par les chercheurs qui ont auparavant recruté Lazarsfeld, qu'Adorno a été responsable, avant son exil, d'un type comparable d'émissions musicales à la radio de Francfort (Fleck 2007 : 283). Après un an et demi de participation à l'enquête et un premier mémorandum rédigé en juin 1938, le philosophe allemand s'en prend toutefois directement aux modalités pratiques de la recherche conduite dans le projet. Dans un manuscrit de 1939, intitulé *On a Social Critique of Radio Music*, il dénonce, outre la retransmission radiophonique, la « recherche administrative » (*administrative research*), comme l'appelle alors Lazarsfeld (1941). Il oppose à cette manière de faire des sciences sociales la nécessité d'une « recherche empirique critique » (*critical empirical research*). Mais ce ne sont pas tant les méthodes que leurs finalités qui différencient ces deux approches : en dernière instance, travailler pour l'American Jewish Committee serait plus noble que de travailler pour des stations de radio privées (Fleck 2007 : 308). Pour Adorno, la nécessité de produire des données pour de tels commanditaires interdit en effet de produire des interprétations et de mettre en cause le système des médias privés (Adorno 2003a [1963]). Pour Horkheimer, la psychanalyse freudienne est plus valide épistémologiquement que la psychologie empirique ou

expérimentale qui fait trop de cas de l'opinion consciente et spontanée sans s'interroger sur ses modes de production et de conditionnement. Malgré ces tensions, Lazarsfeld continue de soutenir auprès des fondations et des commanditaires du projet l'exigence d'une approche critique de la recherche empirique et la légitimité des productions d'Adorno. Loin de se retirer, ce dernier collabore au projet encore deux années après les réserves qu'il a émises. Il est également enthousiaste lorsque, moins d'un an après sa dénonciation de la musique retransmise à la radio, on lui propose d'animer une heure de vulgarisation musicale chaque dimanche sur WNYC, une radio new-yorkaise (Adorno 2003b, cité par Fleck 2007 : 320). Et au début des années 1950, de retour à Francfort, Adorno défendra les enquêtes d'opinion publique et dénoncera l'opposition entre la recherche sociale « administrative » et la recherche sociale « critique » comme une « simplification » (Jay 1986 : 124-125).

Derrière le conflit plus ou moins larvé entre Adorno et Lazarsfeld dans les années 1940 et derrière des attitudes distinctes mais variables des deux côtés vis-à-vis des méthodes de la recherche empirique et surtout de ses fins apparaît en réalité une lutte entre deux personnalités dont la hiérarchie des statuts respectifs a été renversée par l'expérience de l'exil. Les plaintes d'Adorno, notamment auprès des « officiers » de la fondation Rockefeller, contre l'illégitimité de Lazarsfeld à diriger correctement le projet de recherche sur la radio s'interprètent dans un tel cadre : Adorno, dont l'ascendance est bourgeoise, s'identifie à une position sociale et intellectuelle supérieure à celle de son collègue autrichien dont les origines sociales le rapportent à la petite bourgeoisie et à un judaïsme jugé périphérique (Pollak 1979 ; Fleck 2007). Le sentiment de déclassé d'Adorno en exil est ici d'autant plus fort que Lazarsfeld est par ailleurs nommé professeur assistant à Columbia en 1940, ce qui n'est ni le cas pour lui ni pour Horkheimer (Fleck 2007 : 334-335 ; Schmidt 2007 ; Wheatland 2005).

Positions d'intermédiaire et refoulement du label “Théorie critique”

L'ambivalence d'Adorno vis-à-vis de Lazarsfeld et de sa manière de faire des sciences sociales, comme son ambivalence vis-à-vis du médium radiophonique en tant que vecteur d'une industrialisation dangereuse de la culture, trouve plus largement son principe dans une stratégie de *double jeu social*, consistant, dans les deux cas, à essayer de cumuler les bénéfices de l'investissement et les bénéfices de la critique des formes d'investissement les plus rentables dans ces deux domaines d'activité. Et, dans les deux cas toujours, la tendance à prendre des positions critiques ou à réactiver, seulement sous des formes euphémisées, le label « Théorie critique » – comme avec la notion de « recherche empirique critique » –, est d'autant plus développée qu'Adorno et Horkheimer sont après 1941 en position de plus grande autonomie économique et que leurs investissements sociaux aux États-Unis ont été auparavant déçus, notamment parce qu'ils peuvent être comparés à des investissements plus réussis, comme ceux de Lazarsfeld, pourtant moins doté qu'eux avant son arrivée aux États-Unis.

Ainsi, le refoulement du label « Théorie critique » par les philosophes de Francfort exilés peut être interprété comme le prix à payer pour des stratégies sociales d'investissement dans les espaces universitaires, intellectuels et culturels nord-américains. En 1946, Marcuse constate par exemple que l'expression même de « Théorie critique » rebutait Horkheimer depuis longtemps, tout comme la référence à la lutte des classes (Wiggershaus 1993 : 379, 382). Certes, l'abandon du label n'empêche pas cependant l'exercice, intermittent ou privé, d'une critique des institutions culturelles ou scientifiques américaines par les théoriciens de Francfort. Même si elle ne porte plus le nom de « théorie critique », l'activité d'écriture d'Adorno et d'Horkheimer en exil apparaît alors comme la rationalisation nécessaire d'aspirations désajustées au monde social américain. De nombreux autres comportements de cette période témoignent d'ailleurs d'une même attitude double par rapport à la société américaine et à la situation d'exil. Par exemple, alors qu'ils sont citoyens américains, contrairement à Brecht ou Eisler (*Ibid.* : 371), les deux philosophes ont développé l'idée de leur non-assimilation à la société américaine et à ses exigences, et critiquent ceux des émigrés, dont Lazarsfeld serait l'archétype, qui entendent s'intégrer à cette société d'accueil¹¹.

La décision par Adorno et Horkheimer de rentrer en Allemagne après 1950 ne modifie pas, pendant plusieurs années, leur orientation ambivalente vis-à-vis de la société américaine, ni des « industries culturelles » et des méthodes empiriques de recherche en sciences sociales. Quant au label « Théorie critique », il reste toujours dans l'ombre après cette date. Pro-américanisme objectif, anti-américanisme subjectif, développement d'un discours critique et rejet de la bannière « Théorie critique » : ces prises de position, consolidées en exil, forment une constellation solidaire qui s'est maintenue chez Adorno et Horkheimer, à des degrés toutefois différents selon les individus, du début des années 1940 aux années 1960. C'est la raison pour laquelle Horkheimer s'oppose, dans le contexte de la guerre froide, à la republication de la série complète de la revue de l'Institut publiée avant-guerre, celle-ci demeurant cachée dans une armoire fermée des nouveaux locaux de l'Institut après 1950 (*Ibid.* : 530). Sa stratégie consiste en effet alors à construire une position forte en sciences sociales dans l'université allemande en s'appuyant sur l'aide des fondations philanthropiques et des autorités militaires américaines, et sans pour autant abandonner pendant plusieurs années la présence physique et intellectuelle de l'Institut aux États-Unis (*Ibid.* 1993 : 391).

Dans l'Allemagne fédérale en reconstruction, Horkheimer comme Adorno occupent rapidement – fait rare pour d'anciens émigrés – des positions importantes d'universitaires – Horkheimer est réintégré comme professeur de philosophie et de sociologie, puis nommé doyen de la Faculté de philosophie dès son

11. « Nous voulons nous affranchir des contrôles, rester indépendants, déterminer nous-mêmes le contenu et la forme de notre production ! Nous sommes immoraux. Celui qui s'assimile peut au contraire, au moins de temps en temps, faire des extravagances même politiques... Mais dans ce cas comme dans bien d'autres, s'intégrer voudrait d'abord dire concéder, concéder beaucoup, donner des garanties matérielles que la soumission est complète, durable, irrévocable », Lettre de Horkheimer à Adorno, 21 juin 1941 (citée par Wiggershaus 1993 : 266).

retour –, puis dans les élites locales et nationales. Bien que longtemps sous-estimée, leur influence politique et publique est grande auprès des élites politiques comme à la radio et à la télévision (Albrecht *et al.* 1999). Mais ces trajectoires ascendantes sont surtout renforcées d'être articulées à une position d'intermédiaires et de passeurs privilégiés entre les sources de financements et les autorités américaines et l'Allemagne en voie de reconstruction et de dénazification. Le contexte politique de la guerre froide et le contexte économique de dépendance de l'Allemagne envers les fonds américains du plan Marshall garantissent des profits à de telles positions. Corollairement, les contraintes subjectives liées à l'occupation de ces positions expliquent la poursuite du refoulement de l'étiquette « Théorie critique » pendant plus d'une décennie après le retour d'Adorno et Horkheimer.

Si l'on oublie la publication d'Adorno dans *Monat*, la revue créée en 1948 par le Congrès pour la liberté de la culture (Wiggershaus 1993 : 396), ce sont sans doute encore les prises de positions dans le domaine des sciences humaines et sociales qui sont les plus emblématiques de cette fonction d'intermédiaires transatlantiques d'Adorno et Horkheimer, et des profits qui y sont associés. Peu après son retour, Horkheimer est par exemple chargé par la Library of Congress de faire une cartographie de la sociologie allemande qui puisse orienter les investissements américains (Horkheimer 1952). Entre 1950 et 1952, Adorno coordonne des études de communautés, sur le mode de ce que l'École de Chicago avait développé à l'Institut de recherche en sciences sociales de Darmstadt. Ces recherches sont financées par le gouvernement militaire américain en Allemagne de l'Ouest (Wiggershaus 1993 : 440), puis par l'Unesco, et elles sont pilotées par le sociologue Nels Anderson. Les deux philosophes jouent aussi le rôle d'importateurs des méthodes des sciences sociales empiriques, notamment celles développées par Lazarsfeld à Columbia University : l'Institut de Francfort est en effet le correspondant du Bureau for Applied Social Research dirigé par Paul Lazarsfeld (Wheatland 2005). L'Institut développe alors également de nombreux travaux en sociologie des relations industrielles et en psychologie sociale, avec pour objectif de se réappropriier des techniques empiriques longtemps réservées aux études de marché (Horkheimer 1952 : VIII). Comme aux États-Unis en 1937, lorsqu'il inventait la « théorie critique », Horkheimer entend ainsi réconcilier la philosophie allemande de la société et des sciences sociales avec « les méthodes empiriques les plus avancées de la sociologie américaine moderne »¹². Dans des lettres de recherches de sponsors, le directeur de l'Institut va jusqu'à louer l'usage qui pourrait être fait des méthodes empiriques américaines pour moderniser rationnellement la société et l'économie allemande (Wiggershaus 1993 : 422).

Cette même position d'intermédiaires d'Horkheimer et Adorno entre l'Allemagne en reconstruction et les États-Unis, mais aussi entre la philosophie et les sciences sociales, détermine parallèlement peu à peu, au gré des profits

12. Max Horkheimer, *Memorandum über das Institut für Sozialforschung an der Universität Frankfurt-am-Main*, 1950 (cité dans Wiggershaus 1993 : 422).

symboliques, une certaine distanciation vis-à-vis de leurs propres arguments antérieurs en faveur des sciences sociales empiriques. À partir de 1955, Adorno commence à dénoncer systématiquement certaines techniques d'enquête en les assimilant à l'ancien ennemi déclaré de la « théorie critique », l'épistémologie positiviste. Tout en défendant la pratique, sous certaines conditions, des recherches de terrain, Adorno ne se présente jamais comme un sociologue à part entière (*Ibid.* : 449). Cette résistance constante aux sciences sociales s'exprime à nouveau après-guerre par une critique sélective de certaines des méthodes importées, comme, par exemple, les entretiens de groupe ou les sondages d'opinion. La « querelle du positivisme », entre Adorno et Popper et leurs élèves ou collaborateurs, qui eut lieu lors du congrès de la Deutsche Gesellschaft für Soziologie de 1961, est l'aboutissement de cette distanciation lente d'avec le rôle de passeur des méthodes américaines de recherche en Allemagne (Adorno *et al.* 1979). Dans les prises de position d'Adorno lors de cette querelle, on retrouve des accents identiques à ceux d'Horkheimer dans son texte de 1937 et la cible commune du positivisme, à laquelle est venue s'ajouter la « recherche administrative ». Mais ces débats ne sont publiés qu'en 1968, au moment précisément où réapparaît l'idée de « théorie critique ».

Médiation et identité

On aurait tort cependant d'interpréter l'éclipse que l'étiquette a connue comme une réaction de survie ou comme une stratégie consciemment ou inconsciemment opportune face à une expérience individuelle de désajustement à des milieux sociaux dominants, américains ou allemands, plutôt hostiles à la critique sociale et à l'esprit marxiste de la « théorie critique ». Les mécanismes de rejet du label ne s'expliquent sous ces formes psychologiques et par une intériorisation de contraintes externes que secondairement. La position dans laquelle ont été placés Adorno et Horkheimer à cause de leur exil puis de leur retour d'exil pose en effet par nature des questions d'identification (Jeanpierre 2004). Des questions d'identification nationale, par exemple, qui peuvent se traduire par des choix entre nationalités, entre langue d'expression, ou par des décisions de retour après l'exil. Mais aussi des questions plus générales d'identification subjective aux différents statuts sociaux que les intellectuels exilés occupent. Ces choix d'identification ne sont pas des données d'ordre psychologique, mais sont configurés par des conflits entre de multiples appartenances et demandes sociales.

Tout se passe en effet comme si ces comportements avaient été la contrepartie obligée à la fois des stratégies de résistance à un déclassement social important en exil, puis des stratégies d'un reclassement ascendant non moins important au retour : quelle que soit la mobilité sociale en jeu, l'intérêt ou la nécessité de ne pas trop critiquer publiquement et ne pas s'afficher comme « théoricien critique » ont été plus forts que l'intérêt ou la nécessité contraires. Mais une telle contrainte d'identification témoigne surtout, dans les deux situations, d'une discordance profonde entre la dépendance objective des universitaires allemands exilés envers les milieux universitaires américains, pendant la période de l'exil et celle de

l'après-guerre, et le sentiment subjectif d'une supériorité intellectuelle liée à l'appartenance à la tradition universitaire allemande, plus ancienne et plus reconnue dans l'Entre-deux-guerres que ne l'était la tradition universitaire américaine. Dès lors qu'est abandonnée l'échelle nationale d'analyse, l'attitude, constante entre la fin des années 1930 et la fin des années 1960, de refoulement du label « Théorie critique » peut être en définitive rapportée à une position sociale elle aussi constante, quoique vécue subjectivement sous des modalités opposées. C'est la position du médiateur ou de l'intermédiaire entre les sociétés américaine et allemande et, plus particulièrement, entre les mondes universitaires des deux pays. Le refoulement, presque immédiatement après sa création, du label « Théorie critique » est donc lui aussi, à ce titre précis, une invention transatlantique. Il en va d'ailleurs de même de sa réinvention à partir de la fin des années 1960.

Le mythe transatlantique de la “théorie critique”

La renaissance dans plusieurs langues du label « Théorie critique », qui a lieu conjointement autour de l'année 1968 en Allemagne et aux États-Unis, est en effet indissociable de cette structure asymétrique de relations entre les deux États et les deux mondes universitaires nationaux. Alors qu'Horkheimer a interdit la publication de la quasi-totalité des écrits produits par l'Institut avant 1950, et qu'il veille ainsi à construire une image acceptable pour l'*establishment* de la nouvelle Allemagne de l'Ouest, il se forme aux États-Unis une représentation politisée des activités intellectuelles des membres de l'Institut für Sozialforschung, en particulier des prises de positions d'Adorno et Horkheimer lors de leur exil américain, qui insiste sur la critique de la modernité et les origines marxistes de cette critique¹³. L'image d'Adorno et Horkheimer comme théoriciens critiques des effets des industries culturelles, de la « recherche administrative » en sociologie et de la société américaine est en effet proposée dès les années 1950 par plusieurs intellectuels progressistes américains comme les sociologues C. Wright Mills ou David Riesman, qui s'opposent à la domination croissante des méthodes quantitatives défendues par Lazarsfeld à Columbia (Jay 1977 ; Wheatland 2003). Dans ce cadre général dominant de relecture américaine de l'« École de Francfort », l'opposition d'Adorno aux méthodes de Lazarsfeld est construite par la sociologie américaine, puis entérinée par Adorno à partir d'un témoignage publié aux États-Unis en 1969 dans un volume d'historiens portant sur l'émigration scientifique germanophone aux États-Unis après 1933 (Fleming & Bailyn 1969 ; Adorno 2003b : 265-300). Les premiers travaux historiques sur l'« École de Francfort », comme celui, pionnier, de Martin Jay, confirment aussi cette image de théoriciens critiques envisagés comme les précurseurs, jusque dans leur exil, d'une critique de la société américaine et européenne, et comme prophètes pour la Nouvelle Gauche étudiante à travers le monde.

13. Au sujet des conditions sociales générales, en dehors du seul marché intellectuel, de cette représentation, Jay suggère qu'elle est particulièrement compatible avec une société américaine où n'existe pas de classe ouvrière organisée comme en Europe (1986 : 126).

Les étudiants critiques allemands mobilisés pendant les années 1960 partagent alors une représentation identique de l'« École de Francfort », même si cette représentation ne coïncide plus avec les enseignements et les productions de l'Institut. Une partie du mouvement étudiant allemand, à Francfort et à Berlin, fait circuler les textes d'Adorno et Horkheimer antérieurs aux années 1950 et se réclame de ces écrits pour dénoncer la crise universitaire, les rapports sociaux dans la société ouest-allemande, mais aussi l'influence américaine en Europe et la guerre du Viêt-Nam. De part et d'autre de l'Atlantique, ces textes rédigés sous Weimar et surtout en exil servent une critique des États-Unis et de leur politique (Wiggershaus 1993 : 592-616). Un tel usage et une telle opération d'identification de l'« École de Francfort » à la seule « théorie critique » s'opposent alors à la perception qu'ont Adorno et Horkheimer du projet intellectuel de l'Institut. La réactivation des labels « Kritische Theorie » et « Critical Theory » en langue allemande puis en langue anglaise constitue précisément la réponse des deux philosophes à cet écart vécu entre une représentation produite par la réception de leurs écrits parmi les plus jeunes générations progressistes allemandes et américaines et la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes. Problèmes d'identification encore, comme pendant l'exil, entendus comme problèmes de discordance entre l'identité pour soi et l'identité pour autrui.

L'« invention de la tradition » de la « théorie critique » se fait d'abord par la réédition, par Adorno et Horkheimer, de leurs textes considérés comme les plus marxistes ou critiques des années 1930 et 1940¹⁴. Horkheimer est en effet irrité par la multiplication des éditions pirates de ces textes depuis le début des années 1960 et par le maniement fréquent par les étudiants allemands de citations tirées de ces écrits pour justifier leurs actions politiques et critiquer leurs aînés à l'Institut (Wiggershaus 1993 : 607)¹⁵. Selon lui, la jeunesse étudiante révoltée trahit et contredit la lettre de la « théorie critique ». On sait qu'en janvier 1969 Adorno fait fermer par la police l'Institut occupé par les étudiants de sociologie et de philosophie et qu'il critique, au nom de l'autonomie de l'activité théorique, l'usage activiste et, selon lui, instrumental de ses écrits par les étudiants critiques. Pour rester fidèle à son esprit, ajoute Horkheimer, la « théorie critique » doit s'éloigner de Marx et défendre le « monde libre [...] contre tous les fascismes – hitlérien, stalinien ou autres » car « son engloutissement dans l'océan de la puissance brutale signifierait aussi la fin de la civilisation dont la théorie critique fait encore partie » (Horkheimer 1974 : 13). La réinvention de la « théorie critique » passe aussi par une réécriture de l'histoire de l'« École de Francfort » afin de mettre en conformité la mémoire collective des actes passés avec le nouveau label

14. Une lecture des préfaces de Max Horkheimer et Theodor W. Adorno aux rééditions de *Kritische Theorie* et de *Dialektik der Aufklärung* en 1969 confirme le caractère intéressé et réactif de cette réinvention.

15. « L'application irréfléchie et dogmatique de la théorie critique à la praxis dans une réalité historique qui n'est plus la même ne pourrait qu'accélérer le processus qu'il s'agit de dénoncer. Ceux pour qui la théorie critique représente un engagement sérieux, et notamment Adorno, qui l'a développée avec moi, sont d'accord sur ce point » (Horkheimer 1974 : 7-8).

général de l'Institut. Le refus de publier, dans ses œuvres complètes, les recherches sur la radio et la musique d'Adorno du début des années 1940 conduites après sa critique de la « recherche administrative » dans le cadre de l'enquête dirigée par Lazarsfeld, en fournit un exemple parmi d'autres (Fleck 2007 : 327-329). Cette révision du passé concerne particulièrement l'histoire de l'exil américain de l'Institut et l'activité d'Adorno et Horkheimer dans l'Allemagne d'après-guerre. L'usage renouvelé, à l'initiative de ce dernier, du label « Théorie critique » à la fin des années 1960 en Allemagne vise donc à se réapproprier une ressource symbolique, d'abord délaissée par l'Institut, puis monopolisée de manière souterraine par les mouvements étudiants allemands et américains de la période. Il s'agit aussi de lutter contre Marcuse – resté aux États-Unis, mais populaire chez les étudiants critiques allemands depuis 1964 – et les intellectuels progressistes américains qui déclarent s'inspirer des mêmes textes.

Comprendre l'apparition aux États-Unis de l'étiquette « Critical Theory » dans le monde éditorial et intellectuel de la fin des années 1960 a nécessité de faire un détour par l'histoire de l'Institut für Sozialforschung de Francfort, en particulier par les luttes d'appellation dont son projet intellectuel collectif a fait l'objet. Production transatlantique, à la fois allemande et américaine, des années 1960, enjeu de luttes de définition, le label « Théorie critique » est alors la réinvention d'une invention d'Horkheimer datant des années 1930, et produite dans un contexte déjà transatlantique, celui de l'exil de l'Institut aux États-Unis. Il s'est agi ici d'éclairer un aspect paradoxal et pourtant négligé de la circulation géographique et historique de ce label : sa disparition, suscitée par son inventeur même, entre la fin des années 1930 et la fin des années 1960. Qu'Horkheimer et Adorno aient, pendant cette période, tel Bartleby, préféré ne pas se présenter comme des théoriciens critiques indique *a contrario* l'importance de la structure des intérêts des producteurs exportateurs, à côté de celle des agents importateurs, pour comprendre les mécanismes de la circulation internationale des idées.

La démarche empruntée invite aussi le chercheur à s'interroger sur les conditions de validité de la distinction analytique entre des structures d'intérêt pensées à partir d'échelles nationales (ou locales) indépendantes les unes des autres. Sans annuler les différences nationales – ici entre structures des mondes universitaires et des marchés intellectuels allemands et américains –, elles permettent d'introduire les rapports de forces internationaux comme une variable supplémentaire jouant sur les comportements ayant cours dans des espaces nationaux et transnationaux. La situation d'exil et la situation de retour d'exil produisent dans ces espaces des positions d'intermédiaires internationaux et interculturels, et des conflits d'appartenance et d'identification dont nous avons souligné les contraintes spécifiques. Le reflux de l'étiquette « Théorie critique » aux États-Unis puis sa réapparition en Allemagne dans les années 1960 sont ainsi apparus comme des réponses données aux contradictions vécues à cause de cette position

d'intermédiaire au niveau de l'identité des protagonistes. Le label « Théorie critique » a fonctionné comme une ressource symbolique pour ajuster une offre intellectuelle à une demande sociale jugée incompatible et afin de maintenir une identité stable malgré une discordance irrémédiable entre identité pour soi et identité pour autrui.

À une échelle subjective et individuelle, cette stratégie signale l'existence d'un effet d'hégémonie exercé par l'université américaine et ses modes d'organisation par rapport aux universitaires et à l'université allemande. À partir des années 1940, cet effet est indissociablement le produit de mécanismes politiques dans l'ordre des relations internationales et de logiques spécifiques aux échanges scientifiques mondiaux. Disparitions et renaissances du label « Théorie critique » sont travaillées, pendant toute la période étudiée, par des rapports de force transnationaux qui changent de direction et surtout d'intensité entre les années 1930-1940 et les années 1950-1960. C'est ce qui explique qu'Horkheimer et Adorno aient pu à la fois, et sans contradictions, interpréter le milieu américain de l'exil depuis des dispositions européennes et allemandes et regarder l'Allemagne de l'Ouest en reconstruction avec une perception profondément affectée par leur séjour américain et ce qu'ils y ont appris (Jay 1986 : 126). Il reste que l'histoire des théories, des philosophies et des sciences humaines et sociales s'est en général écrite avec un cadrage national. L'étude de cas présentée ici montre l'intérêt d'une approche transnationale de ces objets¹⁶. Reconnaître l'interconnexion fondamentale des espaces culturels locaux ou nationaux et, ici, le caractère mondial et co-produit des usages de l'étiquette « Théorie critique » en Allemagne ou aux États-Unis, n'implique pas d'adopter une représentation lisse, c'est-à-dire dénuée d'effets de pouvoir et de tracés de frontières, des relations sociales et culturelles globales. La coproduction des objets symboliques n'exclut en rien l'asymétrie de relations entre ses protagonistes et entre leur capacité d'appropriation des produits collectifs. Il est certain à cet égard que les États-Unis ont servi à la fois de contrainte hégémonique et d'« opérateur d'universalisation » (Amselle 2001) pour la circulation de la « théorie critique » des années 1930 à aujourd'hui¹⁷.

Cela vaut aussi pour de nombreux autres produits symboliques européens dans la seconde moitié du XX^e siècle : on connaît mieux aujourd'hui « comment New York a volé l'idée d'art moderne » (Guilbaut 1988) ou comment les campus américains ont coproduit la « French Theory » (Cusset 2003 ; Lamont 1987). On a montré ici comment Adorno et Horkheimer ont été contraints de délaisser puis

16. Pour une esquisse au sujet de l'histoire des sciences sociales, voir Heilbron, Guilhot & Jeanpierre (2008).

17. Un commentateur américain (Paul Piccone) note d'ailleurs, dans les années 1970, que la « théorie critique » se développe dans le monde anglophone alors même qu'en Allemagne elle tendait à disparaître ou à changer de forme et que la science sociale américaine des années 1950 régnait en maître.

de réinventer la « théorie critique » en Allemagne et aux États-Unis dans les années 1960. L'histoire de la *Critical Theory* après les années 1970 reste maintenant à écrire.

Université de Strasbourg
Groupe de sociologie politique européenne (UMR 7012), Strasbourg
laurent.jeanpierre@misha.fr

MOTS CLÉS/KEYWORDS : théorie critique/*critical theory* – École de Francfort/*Frankfurt School* – exil/*exile* – migration savante/*intellectual migration* – mondialisation culturelle/*cultural globalization* – intermédiaire interculturel/*cross-cultural brokers* – présentation de soi/*presentation of self* – étiquetage/*labeling* – Theodor W. Adorno – Max Horkheimer.

BIBLIOGRAPHIE

Abensour, Miguel

1982 « La Théorie critique : une pensée de l'exil », *Archives de philosophie* 45 (2) : 179-200.

Adorno, Theodor W.

2003a *Modèles critiques. Interventions, répliques*. Paris, Payot.

2003b *Briefe und Briefwechsel, 5 : Briefe an die Eltern, 1939-1951*. Frankfurt-am-Main, Suhrkamp.

Adorno, Theodor W. et al.

1979 *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*. Bruxelles, Complexe.

Albrecht, Clemens et al.

1999 *The Intellectual Foundation of the Federal Republic. A History of the Influence of the Frankfurt School*. Frankfurt-New York, Campus.

Amselle, Jean-Loup

2001 *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris, Flammarion.

Appadurai, Arjun

2005 [2001] *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot & Rivages.

Ash, Mitchell G. & Alfons Söllner, eds

1996 *Forced Migration and Scientific Change. Emigre German-Speaking Scientists and Scholars after 1933*. Washington, German Historical Institute / Cambridge, Cambridge University Press.

Assayag, Jackie

1998 « La culture comme fait social global ? Anthropologie et (post)modernité », *L'Homme* 148 : 201-224.

2000 « L'Asie du Sud "made in the USA" : transferts culturels, institutions universitaires et diaspora intellectuelle », *L'Homme* 156 : 99-130.

Assoun, Paul-Laurent

1987 *L'École de Francfort*. Paris, Presses universitaires de France (« Que sais-je ? »).

Bastide, Roger

1954 « Sociologie et littérature comparée », *Cahiers internationaux de sociologie* 17 : 93-100.

1955 « Le principe de coupure et le comportement afro-brésilien », in *Anais do 31^e Congresso internacional de Americanistas (1954)*. São Paulo, Anhembi : I, 496-503.

1960 « Problèmes de l'entrecroisement des civilisations et de leurs œuvres », in Georges Gurvitch, ed., *Traité de sociologie*. Paris, Presses universitaires de France : II, 315-330.

Bhabha, Homi K.

1994 *The Location of Culture*. London-New York, Routledge.

Boltanski, Luc

1975 « Note sur les échanges philosophiques internationaux », *Actes de la recherche en sciences sociales* 5-6 (1) : 191-199.

Bourdieu, Pierre

2002 [1990] « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales* 145 : 3-8.

Claussen, Detlev

2003 *Theodor W. Adorno. Ein letztes Genie*. Frankfurt-am-Main, S. Fischer.

Clifford, James

1997 *Routes, Travel and Translation in the Late Twentieth Century*. Cambridge, Harvard University Press.

Cusset, François

2003 *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris, La Découverte.

De Swaan, Abram

1998 « Pour une sociologie de la société transnationale », *Revue de Synthèse*, 4^e série, 1 : 89-111.

Dubiel, Helmut

1985 *Theory and Politics. Studies in the Development of Critical Theory*. Cambridge, MIT Press.

Fleck, Christian

2007 *Transatlantische Bereicherungen. Zur Erfindung der empirischen Sozialforschung*. Frankfurt-am-Main, Suhrkamp.

Fleming, Donald & Bernard Bailyn, eds

1969 *The Intellectual Migration. Europe and America, 1930-1960*. Cambridge, Harvard University Press.

Giovacchini, Saverio

1998 « "The Land of Milk and Honey" : Anti-Nazi Refugees in Hollywood », *Historical Journal of Film, Radio and Television* 18 (3) : 437-444.

2001 *Hollywood Modernism. Film and Politics in The Age of The New Deal*. Philadelphia, Temple University Press.

Gruzinski, Serge

1999 *La Pensée métisse*. Paris, Fayard.

Guilbaut, Serge

1988 *Comment New York vola l'idée d'art moderne ? Expressionnisme abstrait, liberté et guerre froide*. Nîmes, J. Chambon.

Habermas, Jürgen

1986 « Drei Thesen zur Wirkungsgeschichte der Frankfurter Schule », in Axel Honneth & Albrecht Wellmer, eds, *Die Frankfurter Schule und die Folgen. Referate eines Symposiums der Alexander von Humboldt-Stiftung*, Dezember 1984. Berlin-New York, De Gruyter : 8-12.

Hannerz, Ulf

1996 *Transnational Connections. Culture, People, Places*. London-New York, Routledge.

Heilbron, Johan, Nicolas Guilhot
& Laurent Jeanpierre

2008 « Toward a Transnational History of the Social Sciences », *Journal of the History of the Behavioral Sciences* 44 (2) : 146-160.

Heilbut, Anthony

1996 [1983] *Exiled in Paradise. German Refugee Artists and Intellectuals in America, from the 1930s to the Present*. Berkeley, University of California Press.

Heinich, Nathalie

1995 « Façons d'«être» écrivain : l'identité professionnelle en régime de singularité », *Revue française de sociologie* 36 (3) : 499-524.

Horkheimer, Max

1952 *Survey of the Social Sciences in Western Germany. A Report on Recent Developments*. Washington, Library of Congress, Reference Department, European Affairs Division.

1968 *Kritische Theorie. Eine Dokumentation*. Frankfurt-am-Main, S. Fischer, 2 vol.

1974 [1970] *Théorie traditionnelle et théorie critique*. Trad. de Claude Maillard et Sibylle Muller. Paris, Gallimard.

Horkheimer, Max & Theodor W. Adorno

1974 [1944] *La Dialectique de la Raison. Fragments philosophiques*. Trad. d'Éliane Kaufholz. Paris, Gallimard.

Hughes, H. Stuart

1975 *The Sea Change. The Migration of Social Thought, 1930-1965*. New York, Harper & Row.

Jäger, Lorenz

2003 *Adorno. Eine politische Biographie*. München, Deutsche Verlags-Anstalt.

Jay, Martin

1977 [1973] *L'Imagination dialectique. L'École de Francfort, 1923-1950*. Paris, Payot.

1986 *Permanent Exiles. Essays on the Intellectual Migration from Germany*

to America. New York, Columbia University Press.

Jeanpierre, Laurent

2004 « Une opposition structurante pour l'anthropologie structurale : Lévi-Strauss contre Gurvitch, la guerre de deux exilés français aux États-Unis », *Revue d'histoire des sciences humaines* 11 : 13-44.

Jenemann, David

2007 *Adorno in America*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

Katz, Barry

1989 *Foreign Intelligence. Research and Analysis in the Office of Strategic Services, 1942-1945*. Cambridge, Harvard University Press.

Krohn, Claus-Dieter

1993 [1987] *Intellectuals in Exile. Refugee Scholars and the New School for Social Research*. Amherst, University of Massachusetts Press.

Lamont, Michèle

1987 « How to Become a Dominant French Philosopher : The Case of Jacques Derrida », *American Journal of Sociology* 93 (3) : 584-622.

Lazarsfeld, Paul F.

1941 « Remarks on Administrative and Critical Communications Research », *Studies of Philosophy and Social Sciences* 9 (1) : 2-16.

1969 « An Episode in the History of Social Research », in D. Fleming & B. Bailyn, eds, *The Intellectual Migration. Europe and America, 1930-1960*. Cambridge, Harvard University Press : 270-337.

Morrison, David E.

1978 « Kultur and Culture : The Case of Theodor W. Adorno and Paul F. Lazarsfeld », *Social Research* 45 (2) : 331-355.

Müller-Doohm, Stefan

2004 *Adorno. Une biographie*. Paris, Gallimard.

Pollak, Michael

1979 « Paul F. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales* 25 : 45-49.

1986 *Max Weber en France. L'itinéraire d'une œuvre*. Paris, Institut d'histoire du temps présent-Centre national de la recherche scientifique (« Cahiers de l'IHTP » 3).

1992 [1984] *Vienne 1900. Une identité blessée*. Paris, Gallimard (« Folio »).

2000 *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris, Métailié.

Rosental, Paul-André

1990 « Maintien/rupture : un nouveau couple pour l'analyse des migrations », *Annales. Économies sociétés civilisations* 45 (6) : 1403-1431.

Schmidt, James

2007 « The Eclipse of Reason and the End of the Frankfurt School in America », *New German Critique* 34 (1) : 47-76.

Schütz, Alfred

2003 *L'Étranger. Un essai de psychologie sociale*. Trad. de Bruce Bégout. Paris, Allia.

Söllner, Alfons

1979 *Geschichte und Herrschaft. Studien zur materialistischen Sozialwissenschaft, 1929-1942*. Frankfurt-am-Main, Suhrkamp.

2002 « Adorno und die politische Kultur der frühen Bundesrepublik », *Mittelweg* 36 11 (2) : 37-52.

2005 « "Political Culturalism?" Adorno's "Entrance" in the Cultural Concert

of West-German Postwar History », in David Kettler & Gerhard Lauer, eds, *Exile, Science, and Bildung. The Contested Legacies of German Emigre Intellectuals*. New York, Palgrave Macmillan : 185-200.

Vandenberghe, Frédéric

1998 *Une histoire critique de la sociologie allemande, 2 : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas : aliénation et réification*. Paris, La Découverte-MAUSS.

Wheatland, Thomas

2003 *Isolation, Assimilation and Opposition. A Reception History of the Horkheimer Circle in the United States, 1934-1979*. Boston College, History PhD.

2004a « The Frankfurt School's Invitation from Columbia University : How the Horkheimer Circle Settled on Morningside Heights? », *German Politics and Society* 22 (3) : 1-32.

2004b « Critical Theory on Morningside Heights : From Frankfurt Mandarins to Columbia Sociologists », *German Politics and Society* 22 (4) : 57-87.

2005 « Not-Such-Odd Couples : Paul Lazarsfeld and the Horkheimer Circle on Morningside Heights », in David Kettler & Gerhard Lauer, eds, *Exile, Science, and Bildung. The Contested Legacies of German Emigre Intellectuals*. New York, Palgrave Macmillan : 169-184.

Wiggershaus, Rolf

1993 [1986] *L'École de Francfort. Histoire, développement, signification*. Paris, Presses universitaires de France.

Laurent Jeanpierre, *Invention et réinventions transatlantiques de la "Critical Theory"*. — D'où vient l'étiquette « Critical Theory » employée dans les campus et les bibliothèques anglophones, mais sans équivalent en Europe continentale ? L'article revient sur les origines du concept et du label forgés par le philosophe allemand Max Horkheimer en 1937 dans le cadre de l'exil américain de l'Institut für Sozialforschung, en cherchant les circonstances et les raisons de son abandon presque immédiat, puis celles de sa réinvention soudaine qui date en Allemagne et aux États-Unis des événements de 1968. La signification d'une telle éclipse et d'une telle renaissance ne se comprend pour Adorno et Horkheimer que dans un cadre d'analyse transnational, celui d'un espace intellectuel intercontinental où se sont posés le problème de la double marginalité de l'émigré et celui d'une asymétrie défavorable à la science et à la culture européennes. Les changements de « présentation de soi » des deux philosophes ont été le prix à payer pour maintenir statut et identité malgré le déclassement de l'exil et le risque de déclassement à leur retour en Allemagne. Les variations dans l'usage, par ses créateurs mêmes, du label « Théorie critique » ont autorisé la pratique d'un double jeu cumulant, vis-à-vis d'élites universitaires américaines ascendantes au niveau mondial, les bénéfices de la loyauté et ceux de la critique. Elles ont permis d'occuper pendant plusieurs décennies une position d'intermédiaires universitaires transatlantiques tout en dénonçant les traits et les effets de l'hégémonie culturelle américaine. L'article souligne plus généralement l'importance d'une analyse spécifique des conditions sociales et subjectives des processus de catégorisation et d'étiquetage intellectuel, de migration conceptuelle et de mondialisation culturelle.

Laurent Jeanpierre, *The Transatlantic Invention and Reinventions of "Critical Theory"*. — Where does the label « Critical Theory » come from that circulates on American campuses and libraries but has no equivalent in continental Europe ? This article recounts the origins of the concept and label coined by the German philosopher, Max Horkheimer, in 1937 during the exile in America of the Institut für Sozialforschung ; and describes the circumstances and the reasons of its abandonment soon afterwards and of its reinvention in 1968 both in Germany and the United States. The reasons of this abandonment and of this rebirth can only be understood at the scale of an international academic field where questions arose for Adorno and Horkheimer about their dual outsider status of emigrants and about the new asymmetry of international intellectual relations that weighted on European science and culture after the 1940s. The switch for thirty years in Adorno's and Horkheimer's self-presentation was the subjective price to pay in order to maintain their status and identity despite the loss of position during exile and the risk to lose their position upon return in Germany. Variations in the use of the label « Critical Theory » by its creators enabled them to accumulate the symbolic profits from both loyalty and criticism towards the American academic elites becoming dominant worldwide. This strategy helped them occupy a position of transatlantic academic brokers while denouncing the consequences of American cultural and scientific hegemony. It is argued that the social and subjective conditions of the circulation of ideas and labels, the « migration of concepts » and cultural globalization are more generally important.